Théâtre Français. *Les Femmes savantes*.

Cette représentation doit faire époque dans les fastes de la comédie : le théâtre toujours désert, de temps immémorial, quand on donnait *Les Femmes savantes*, s’est trouvé rempli au point de ne pas laisser de place aux musiciens ; la pièce, autrefois abandonnée aux derniers sujets, a été jouée par tous les chefs d’emploi. Mlle Contat a débuté dans le rôle de Philaminte ; elle y a succédé à madame Suin. Cette complaisance, qui tourne au profit du théâtre, ne coûte rien à Mlle Contat : elle peut jouer impunément des rôles antiques, puisqu’elle sait les rajeunir. Madame Talma, première amoureuse, a voulu rendre aussi son hommage à Molière en se chargeant du personnage d’Armande : enfin, Grandmesnil, Fleury, Dazincourt, Mlle Mars, toutes les puissances de la comédie étaient à leur poste. Telle a été l’influence de leur talent, que ces pauvres *Femmes savantes*, si délaissées, sont devenues à la mode, et ont fait presque autant de fracas qu’une pièce nouvelle. C’est un mauvais tour que les comédiens ont joué aux savants, aux beaux esprits, aux gens faisant des cours de chimie, de grammaire et de physique, etc. Ce succès pourrait bien ôter à ces galants professeurs quelques-unes de leurs plus aimables disciples.

Le rôle de Trissotin est le seul qui n’ait pas été aussi bien rendu qu’il pouvait l’être. Le masque de Larochelle convient mieux à un fripon déterminé qu’à un bel-esprit précieux. Je persiste à croire que Dazincourt eût mieux fait ressortir le ridicule du personnage ; mais je sais qu’un acteur doit avoir de la répugnance pour Trissotin, dont Molière a fait non seulement un fade galant, un pédant orgueilleux, mais un homme vil, odieux et perfide. Le poète en cela seul a eu tort : il a passé le but de la comédie, et il est aisé de remarquer qu’au moment où Molière attaque l’honneur et les sentiments de l’abbé Cotin, il cesse d’être comique. La scène de Trissotin avec Henriette est froide, parce que l’homme y paraît bas et méprisable, plutôt que ridicule. Dazincourt a préféré Vadius, parce que Vadius n’est que risible et n’a rien d’odieux.

Au reste, tout le monde a dû être content : en applaudissant Molière, le public s’est fait honneur, et en même temps il a goûté le plaisir assez rare d’une bonne comédie bien jouée. Les comédiens, en faisant leur devoir, ont été largement récompensés par une très abondante recette ; et si j’ose parler de moi, je suis peut-être plus content que tous les autres, parce que je crois pouvoir réclamer une grande part à cette bonne œuvre. C’est, je crois, la première fois que les comédiens ont suivi mon conseil : quand on ne flatte pas on ne persuade guère.

Remise de *L’Homme à sentiment, ou Le Tartuffe de mœurs*.

Il y a dans le *Tom Jones* de Fielding une conception très heureuse, qui semble élever cet ouvrage au-dessus de la frivolité ordinaire des romans : c’est l’opposition des deux caractères de Jones et de Blifil, l’un avec un bon cœur et une mauvaise tête, l’autre avec une bonne tête et un mauvais cœur. Il n’existe peut-être pas dans les romans et dans les drames un personnage aussi intéressant que celui d’un jeune étourdi qui se perd par une inconséquence de conduite, et devient même la victime de ses plus aimables vertus. M. Shéridan s’est emparé de cette grande idée de son compatriote ; il y a joint un épisode très touchant d’un roman de l’abbé Prévot, intitulé : *Histoire de miss Sidney Bidulph*, dont M. Mercier a fait aussi son drame de *L’Habitant de la Guadeloupe*. De tout cela, M. Shéridan a composé son *École de scandale*, qu’on a prôné comme un ouvrage original. M. Chéron a fait à M. Shéridan l’honneur de l’imiter, c’est-à-dire, qu’il a purgé la comédie anglaise des irrégularités et des extravagances dont elle fourmille : cette imitation, sous le titre de *L’Homme à sentiments*, parut à Paris pour la première fois au Théâtre Italien, le 10 mars 1789 ; elle fut reprise en 1800, par les comédiens de l’Odéon, réunis aujourd’hui au Théâtre Louvois ; enfin elle est revenue au Théâtre Français, le seul qui lui convienne.

M. Chéron lui a donné un nouveau titre plus analogue au sujet, *Le Tartuffe de mœurs*. Par respect pour Molière, il s’excuse de la liberté qu’il prend d’employer un nom consacré par le chef-d’œuvre de notre premier comique. Son scrupule est mal fondé ; Tartuffe n’est plus le nom d’un personnage, c’est un mot de la langue française, dont on se sert pour désigner tout hypocrite ; et comme il y a des tartuffes de morale et de philosophie beaucoup plus qu’il n’y a de tartuffes de religion, l’auteur de la philosophie a pu faire usage d’un terme de notre langue, sans être accusé de vouloir lutter avec *Le Tartuffe* de Molière. Les vertus les plus estimées et les plus à la mode, sont précisément celles qui font le plus d’hypocrites, parce qu’il y a plus d’avantage à les imiter ; de même que les ouvrages le plus en vogue dans la littérature, sont ceux qui excitent le plus l’industrie des contrefacteurs. Du temps de Molière, la religion et la piété étaient dans une si grande vénération, qu’il y avait beaucoup à gagner pour ceux qui en prenaient le masque ; aujourd’hui, personne ne voudrait se donner la peine de contrefaire le dévot. L’austérité de mœurs n’est pas aussi d’un assez bon ton pour qu’un libertin, pouvant être fort agréable dans son naturel, imagine de s’affubler du manteau de Caton. Mais on estime beaucoup les richesses : il peut être fort utile d’en avoir l’apparence ; on ne peut guère en affecter l’apparence sans le secours de quelque friponnerie adroite et bien cachée. Beaucoup de gens doivent donc se couvrir du masque de la probité, puisqu’on ne peut guère s’enrichir avec la réputation de fripon : la sensibilité, l’humanité, la générosité, sont d’autant meilleures à contrefaire, qu’avec le langage de ces vertus on peut aisément se passer d’en pratiquer les actes, et même se livrer aux vices contraires sans porter atteinte à son crédit dans la société.

Valsain, le tartuffe de morale, a toujours dans la bouche les mots de vertu, de décence, d’honneur, de bienfaisance, et c’est un scélérat qui veut séduire la femme de son tuteur, qui dépouille son frère par le ministère d’un juif, son agent secret ; c’est un jeune homme faux, dur, avare, fourbe, et cependant il jouit de l’estime universelle. Florville, son frère, est doux, humain, sensible, désintéressé, plein de franchise et d’honneur ; mais c’est un joueur, un libertin ; il est ruiné, déshonoré : une fille riche et vertueuse, dont il est aimé, n’ose pas avouer son inclination pour lui ; elle est prête à le sacrifier à son frère. Dans cet état de choses, un oncle arrive du Bengale avec une fortune immense. Cet oncle est un original ; il veut éprouver ses neveux : il se présente à Florville sous le costume d’un juif, et témoin de tous les dérèglements du jeune homme, il acquiert aussi la certitude de son bon cœur ; car Florville, réduit à vendre de vieux portraits de famille, ne veut pas se défaire, à quelque prix que ce soit, du portrait de son oncle. La scène est ingénieuse et très intéressante. L’oncle se transporte ensuite chez Valsain, sous le nom d’un vieillard indigent, parent de sa mère ; mais il n’en reçoit que de vaines promesses, tandis que Florville, auquel il s’est aussi présenté sous le même déguisement, lui fait tenir mille écus du premier argent qu’il a touché de la vente des portraits. L’oncle, après avoir pris une exacte connaissance de toutes les bassesses de Valsain et de toutes les bonnes qualités de Florville, les récompense l’un et l’autre suivant leur mérite. Le fonds de l’intrigue a donc quelque ressemblance avec celle de toutes les pièces où il s’agit de démasquer un fourbe.

Il y a de l’intérêt dans cet ouvrage ; le dialogue en est juste et naturel. Damas, qui s’était déjà distingué par le rôle de Beggears, a montré dans celui de Valsain toute la profondeur d’un comédien consommé. Armand, chargé du personnage de Florville, a surpassé l’attente du public ; et Mlle Devienne, qui jouait Marton, a soutenu sa réputation qui ne peut plus croître : voilà les principaux rôles ; les autres sont faibles. Mlle Volnais n’a guère que deux scènes, qu’elle a rendues avec beaucoup de grâce et de sensibilité ; elle est la seule qui parle un peu d’amour dans la pièce ; Valsain en parle aussi, mais c’est l’amour d’un Tartuffe. Mlle Desrosiers joue le rôle d’une coquette étourdie et inconséquente, qui se convertit et se confesse à son mari : ce n’est pas là un rôle brillant pour l’actrice. Grandmesnil représente un vieillard niais et dupe, qui ne sert à la pièce qu’autant qu’il est trompé par Valsain. Cet acteur ne se trouve pas là dans son élément, comme dans un vieillard de Molière.

L’auteur de la pièce, étranger à toute intrigue, à toute cabale littéraire, vivant retiré dans ses terres, n’a pas éprouvé l’effet des jalousies, des haines secrètes : le parterre ne lui a témoigné que de la bienveillance ; très content de la pièce, il n’a paru mécontent que de la modestie de l’auteur, qui voulait garder l’anonyme ; il a signifié des ordres exprès à Damas de déchirer le voile dont M. Chéron cherchait à s’envelopper.